

Les  
PETITES  
FUGUES



Agence Livre  
& Lecture  
Bourgogne-  
Franche-Comté

---

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant  
du 15 au 27 novembre 2021

## Nathalie Kuperman



© Astrid di Crollanza

# Biographie

Née en 1963 à Paris, Nathalie Kuperman est une auteure française écrivant aussi bien pour les adultes que pour la jeunesse.

Nathalie Kuperman aime par-dessus tout regarder le temps passer. Quand elle était enfant, les professeurs lui reprochaient de rêver, de ne rien faire. « Si faire signifie être constamment en activité, je trouve ça dangereux », dit-elle. Aujourd'hui, sans doute grâce à ces moments de rêveries qui la rendaient coupable de ne pas travailler ou même de ne pas s'amuser, Nathalie Kuperman vit en écrivant... des romans pour adultes, des livres pour enfants et adolescents, de nombreuses histoires pour la presse jeunesse.

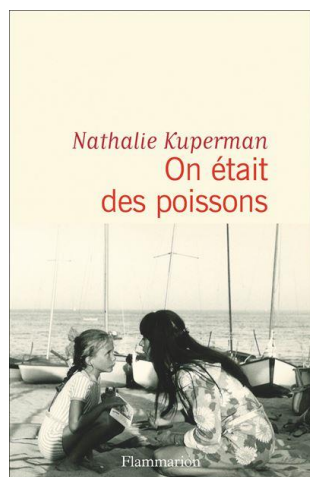
Mais aussi des pièces radiophoniques pour France Culture et des scénarios de bandes dessinées : *Olga* dans « Les p'tites sorcières » et *Les bobards d'Hubert* dans « Je lis des histoires vraies ».

## Bibliographie sélective

- *On était des poissons*, Flammarion, 2021
- *Je suis le genre de fille*, Flammarion, 2018 (Folio, 2020)
- *La Loi sauvage*, Gallimard, 2014
- *Les Raisons de mon crime*, Gallimard, 2012 (Folio, 2013)
- *Nous étions des êtres vivants*, Gallimard, 2010 (Folio, 2012)

# Présentation des ouvrages

## ***On était des poissons*, Flammarion, 2021**



« Demain, gare de Lyon, départ à 9h37. T'es contente ? Je ne savais pas si j'étais contente ou pas. Je trouvais que tout allait trop vite. Je ne pourrais dire au revoir à personne, ne pourrais me réjouir quelques jours auparavant à l'idée du départ. Pourtant, j'ai répondu Oui. Parce que je sentais, peut-être pour la première fois, que ma mère n'était pas prête à écouter mes états d'âme. Papa, il est au courant ? Laisse ton père où il est. Il verrait d'un mauvais œil que je te fasse rater les derniers jours de classe. Il me ferait la morale, et la morale, je n'aime pas ça. » Cet été-là, Agathe le passe échouée sur une plage de la Côte d'Azur au côté d'une mère dont la folle excentricité l'inquiète. Cette dernière la presse de grandir vite et la petite fille devine qu'elle a quelque chose d'urgent à lui dire. Mais quoi ? Emportée dans le sillage de cette mère-poisson, ce n'est que des années plus tard, en déroulant le souvenir à vif de ces jours pleins de bruit et de fureur, qu'elle le découvrira enfin.

## Extraits de presse

### **Article publié dans le quotidien *Libération*, janvier 2021, par Frédérique Roussel**

Dans ses yeux, sa mère a tout d'une princesse, belle, vive et tendre. Le livre ouvre sur une plage d'été, les vacances ensoleillées, la joie des jeux d'eau. Toutes deux crient en chœur « *Maillot de bain !* » avant de se jeter dans la mer et de mimer des dauphins. Agathe a 11 ans, Alice lui a fait sauter la dernière semaine d'école de juin pour l'emmener ici, à Saint-Clair, dans le Var. Ce n'est pas un lieu inconnu pour Alice, plutôt un retour aux sources. Sa grand-mère Augustine l'y a élevée de mauvaise grâce, après n'avoir jamais accepté sa propre fille Ariane, morte en la mettant au monde (des prénoms en « A » de génération en génération, suite fatale). Un bien mauvais souvenir d'enfance. « *J'ai dû vendre la baraque pour payer sa maison de retraite*, raconte-t-elle à son adolescente. *Elle a tenu si longtemps que je n'ai pas pu profiter de l'argent. Si je parle comme ça de ton arrière-grand-mère, c'est parce que c'était une peau de vache, une folle qui me flanquait des moufles en plein été avec interdiction de les retirer pour que je ne me ronge pas les ongles.* »

Elles logent au petit hôtel de la Citadelle, tenu par la vieille patronne Mme Platini et son fils boiteux et imprévisible. Les hommes d'*On était des poissons* ne sont guère rassurants. Le père d'Agathe a quitté sa mère après un réveillon orageux et a filé avec sa nouvelle compagne à New York. Faut-il lui téléphoner comme à un sauveur potentiel ou le laisser dans cette distance qu'il a lui-même choisie ? Maurice, un ancien amoureux avec qui Alice renoue, ne fait pas le poids malgré son beau voilier et sa proposition de mariage. Ce sont les femmes qui mènent l'histoire, et d'autres qui jouent les arbitres du drame qui monte. Petits déjeuners sur le balcon au doux soleil du matin, descentes à la plage, promenade au Lavandou, dîner au restaurant, tout pourrait se dérouler le plus banalement du monde, si la versatilité maternelle

ne rendait pas tout inquiétant. Un coup câline excessive, un coup cruelle. Elle serre sa fille à l'étouffer en lui susurrant un chapelet de surnoms doux ou blessants (« *mon petit loup* », « *ma petite tortue d'eau douce* », « *petite salamandre* », « *grosse betterave* », etc.), puis la rejette avec des paroles définitives. Elle chante à tue-tête sous la douche « *I know, it's only rock'n'roll, but I like it* » des Rolling Stones, enfile une robe longue rouge décolletée, star éclatante et sexy, mais au retour, déchue, ivre et pantelante, le mascara larmoyant. Un air de *Femme sous influence*. « *Ma mère était une actrice qui jouait tant de rôles à la fois qu'il devenait impossible de parler avec elle. Je répondrais oui, je répondrais non, cela n'aurait aucune importance* ». L'enfant semble ne pas être celui qu'on croit. L'adulte *borderline* a aboli les frontières. « *Ma mère s'adressait tantôt à l'adulte que je n'étais pas encore, tantôt au bébé que je n'étais plus. Je naviguais entre deux âges qui n'étaient pas le mien.* » Le premier dîner, à la pizzeria Tonio, menace de tourner à l'esclandre. Le lendemain, elle part sur le matelas requin et laisse sa fille seule sur la plage jusqu'au soir. Elle refuse de lui acheter de l'eau malgré la chaleur torride et sa soif, sadique implacable qui fait grandir la haine dans le regard d'Agathe.

La réalité se double d'une fiction qui n'est pas moins tragique. Agathe a emmené un livre, *le Bateau incassable*, qui raconte l'histoire d'une embarcation qui navigue à vue après le décès du capitaine d'une crise cardiaque, avec à bord les quatre membres d'une famille qui s'entre-déchire. C'est pourtant sa seule échappatoire, ce roman, qu'elle lit quand elle est seule, avec un besoin d'évasion et de calme. La mort revient aussi en fil rouge, moyen de chantage sur l'adolescente prête à tout pour rendre sa mère heureuse. « *La mort n'a pas de date, se plaisait-elle à dire encore pour charcuter un peu plus en moi la peur de la voir mourir. Et si c'était demain ? Hein ? Qu'est-ce que tu ferais, avec ton gros bidon et tes doigts gras ? Tu appellerais papa du téléphone de l'hôtel et tu lui dirais : maman est morte.* »

*On était des poissons* dure ce que dure une semaine de vacances, narré par Agathe à la fois au présent et en flash-back. Les dialogues sans ponctuation, l'enchaînement désordonné des situations font presque hurler le récit. Ce roman démonte jusqu'à l'hystérie la relation fusionnelle et destructrice qui peut lier deux êtres qui s'aiment le plus au monde. Curieusement, de cette douloureuse incapacité à l'harmonie s'échappe une forme de poésie. « *Ce dont je suis sûre, dit la mère, c'est que nous sommes des poissons, qui glissons vers un rêve. Tu aimes rêver, Agathe ?* »

## Article publié dans le magazine *Femme Actuelle*, février 2021

Comment ne pas adorer ce roman qui dit si merveilleusement et si terriblement ce que c'est qu'aimer à la folie une mère impossible ? Puisque les mots sont trop petits pour elles, Alice les crée sur mesure, surnomme sa fille « *mon petit rat* », « *mon petit cochon* », « *mon macaroni trop cuit* » ou « *ma sardine* ». Cette embarrassante mère, tour à tour reine, folle ou sauvage, Agathe prend la résolution de ne plus l'aimer. En vain. Devenue adulte, elle raconte leur terrible été et l'émotion nous revient en boomerang lorsqu'elle glisse un commentaire par-delà les années. Quand sa mère lui fait louter les derniers jours d'école, elle ignore que plus rien ne sera jamais pareil. Nous, on le sait d'entrée de jeu et pourtant on a peur tout le temps. Nathalie Kuperman réussit à nous inoculer le désarroi, l'effroi et les chagrins de cette petite fille en maillot de bain dont la vie va soudain à vau-l'eau. Elle fait planer une tension dingue dans ce formidable roman. Nous fait frémir, trembler et même pleurer.

## Extraits vidéo

**Interview de Nathalie Kuperman invitée au festival L'Escale du Livre, mars 2021, par la bibliothécaire Véronique Durand**



[Voir la vidéo](#) (durée : 35 min)

**Interview de Nathalie Kuperman à la Fête du Livre de Bron, mars 2021, par Yann Nicol**



[Voir la vidéo](#) (durée : 47 min)

**Interview de Nathalie Kuperman sur RFI dans l'émission « Littérature sans frontières », janvier 2021, par Catherine Fruchon-Toussaint**



[Écouter le podcast](#) (durée : 29 min)

## ***Je suis le genre de fille*, Flammarion, 2018 (Folio, 2020)**

**Nathalie Kuperman**  
Je suis le genre de fille



« D'accord » : c'est peut-être le mot qu'elle dit le plus souvent, par fatigue, lâcheté ou absence d'à-propos. Mais certains soirs, tard, après avoir improvisé une danse dans son salon pour chasser les contrariétés de la journée, elle est capable d'envoyer des mails incendiaires ou insensés pour rectifier la situation. Oui, c'est le genre de fille accommodante, avec ses proches, son ex-mari un brin narquois, son adolescente de fille, son trop parfait collègue de travail. Puis ceux à qui elle tient inlassablement la porte dans le métro, ceux qu'elle laisse passer indéfiniment devant elle à la caisse du supermarché au motif que leur caddie est moins rempli. Conciliante, oui, jusqu'au moment où elle dit non, un immense Non lancé comme un éclat de rire à la figure de ceux qui ne doutent jamais d'eux, qui tiennent à jouer le premier rôle dans leur comédie sociale. Mais pour qui se prennent-ils ? En faisant le portrait d'un genre de fille qui nous ressemble, Nathalie Kuperman livre une comédie sur les apparences et les non-dits et, en guerrière discrète mais tenace, s'attache à démasquer ce que Nathalie Sarraute appelait « les innombrables petits crimes » que les paroles des autres provoquent en nous.

### **Extraits de presse**

**Article publié dans le magazine *Livres Hebdo*, mars 2018, par Véronique Rossignol**

*Je suis le genre de fille* est l'autoportrait de Juliette, une femme au début de la cinquantaine qui vit seule avec, une semaine sur deux, sa fille de 14 ans. Elle a un travail ? On ne sait trop dans quoi, mais elle fréquente en tout cas des collègues qui racontent leur week-end le lundi matin devant la machine à café. Gravitent aussi, autour de son monde, un ex-mari, des amis et des relations mais elle n'a plus de parents. Elle avait 26 ans quand sa mère est morte, en 1989.

Elle se décrit donc, avec distance et drôlerie. Se voit « *plutôt arrangeante* », souvent trop. C'est une fille qui doute, évite les conflits, a l'esprit d'escalier. Elle ne se rebiffe qu'après coup, quand il n'y a plus personne pour donner la réplique, la nuit, « *dans une version warrior de moi-même qui règle les problèmes à coup de « Mais t'es qui, toi !* » », refaisant le match, imaginant des réparties saillantes, ou envoyant des SMS qu'elle regrette le matin venu. Pour illustrer son caractère velléitaire, elle prend des exemples, se moque de ses réflexes (tenir la porte), de ses rituels addictifs (errer au Monoprix, faire du repassage, consacrer la pause déjeuner à rêver sur les douches à l'italienne chez Villeroy & Boch), de ses joues qui rosissent de peur et d'excitation quand elle ose enfin dire non, après avoir tant de fois acquiescé. On sourit souvent, mais une mélancolie s'installe qui s'intensifie. Chez Nathalie Kuperman, la gravité s'habille toujours léger parce qu'elle est le genre de fille qui ne veut pas vous accabler avec les gros sujets qui pourtant traversent ses fictions (licenciement, alcoolisme, manque d'une mère). Ici encore, l'amour frustré et la perte, le besoin de reconnaissance, le sentiment d'imposture pointent derrière la comédie. Un genre de fille touchante, mine de rien.

### **Article publié dans le magazine *Madame Figaro*, avril 2018, par Isabelle Potel**

Il faudrait quand même arriver à comprendre pourquoi, depuis tout ce temps, elle continue à accepter les invitations des Gaudoin, des gens si gentils et si ennuyeux, s'enfonçant piteusement, chaque fois, dans leur horrible canapé à bout de souffle ! Elle y va parce qu'elle est « *le genre de fille qui ne sait pas dire non* ». Il y a dans ce roman des pages à mourir de rire et des pages où l'autodérision combat magnifiquement le désespoir. Ce sont vraiment les écrivains femmes qui parlent le mieux aujourd'hui de l'ordinaire – lequel, comme on sait, ne l'est jamais vraiment – et de l'air du temps, grâce à leur ironie ravageuse. Sans doute que des siècles de soumission ont appris aux femmes à ne pas se prendre au sérieux.

### **Une Bécassine des temps modernes**

Nathalie Kuperman a écrit des romans sur la prison, le monde de l'entreprise, le chômage, sans jamais renoncer à son humour et à son sens de la formule. Alors, imaginez quand elle se prend pour sujet, dessinant le portrait d'une femme banale, qui bosse, maudit son ex, élève son enfant – une fille de 14 ans, qui ne supporte plus jusqu'au son de la voix de sa mère –, souffre du célibat, se trouve souvent nulle et se demande comment « rebondir », comme on dit.

Une femme qui continue à tenir la porte à tout le monde, repasse son linge avec frénésie, fait du shopping thérapeutique au Monop ; qui est d'abord conciliante, puis envoie des e-mails vengeurs qu'elle regrette ensuite ; qui, bien sûr, est hypocondriaque, pratique farouchement « *l'art de la plainte* » (pages merveilleuses) et déborde de névroses... Une Bécassine des temps modernes dans laquelle il est impossible de ne pas se reconnaître. Et quand, soudain, la narratrice s'adresse à sa mère pour lui dire : « *Voilà ce que je suis devenue* », on est au bord des larmes. Pour le genre de lectrice qui continue d'aimer la vie, à tout prix.

## Extraits vidéo

**Interview de Nathalie Kuperman sur *France 5* dans l'émission « La Grande Librairie », mars 2018, par François Busnel**



[Voir la vidéo](#) (durée : 12 min)

**Interview de Nathalie Kuperman sur *France Culture* dans l'émission « La Grande table », mai 2018**



[Écouter le podcast](#) (durée : 19 min)

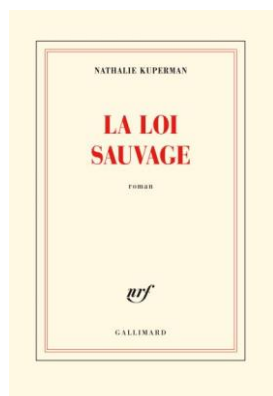
**Lecture et interview de Nathalie Kuperman à la Maison de la Poésie - Scène littéraire, avril 2018, par Nathalie Crom**



[Écouter le podcast](#) (durée : 1h)



## **La Loi sauvage, Gallimard, 2014**



« Votre fille, c'est une catastrophe. » C'est ce que dit la maîtresse à une mère un matin devant l'école. La phrase fait son chemin dans l'esprit fragile de Sophie et la renvoie à une douleur ancienne, également d'origine scolaire. Ressurgissant au contact du mot « catastrophe », cet événement traumatique entraîne toutes sortes de perturbations dans sa vie, y compris dans son travail. Chargée de rédiger des notices pour appareils ménagers, elle laisse affleurer ses angoisses dans les modes d'emploi qui deviennent de plus en plus loufoques... La loi sauvage est une descente en spirale dans l'univers mental d'une mère aux prises avec la vie scolaire de sa fille, mais aussi avec sa vie quotidienne, sentimentale et professionnelle. L'amour maternel est ici décrit, avec l'originalité et l'humour propres à l'auteur, à la fois comme un recours salutaire et une passion toxique.

### Extraits de presse

#### **Article publié sur le site *onlalu.com*, par Brigitte Lannaud Levy**

Rédactrice de notices pour appareils d'électro-ménager chez Technipro, les mots sont l'affaire de Sophie Ehrenkratz. Du moins le croit-elle. Trouver le mot juste, universellement compris de tous, pour expliquer le plus simplement du monde le fonctionnement des fours et des frigos, tel est son métier. Pourtant elle n'a pas mesuré l'effet que pourrait provoquer sur elle et son équilibre professionnel les mots sans appel et sans commentaires que la maîtresse d'école va proférer au sujet de sa fille Camille : « Votre fille, c'est une catastrophe ».

Une sentence d'autant plus violente qu'elle est prononcée par une institutrice expérimentée qui fait autorité, est aimée de tous et respectée. Sophie est une bonne mère comme on est bonne élève et elle ne peut supporter d'être prise à défaut. Mais si cette phrase l'ébranle autant, pour ne pas dire démesurément, c'est qu'elle se fait l'écho de celle qu'elle a entendue petite par une gamine de son école : « Vous les juifs vous irez tous brûler en enfer, sale juive ».

Bien des années plus tard, c'est la raison de Sophie qui se met à vaciller et qu'elle va perdre à sa façon. C'est ce que l'on appelle, le retour violent du refoulé. « La phrase serpente sous ma peau, explore les bras, les jambes, le cou et finit par se loger dans le ventre ». Remonte à la surface le souvenir traumatique d'une insurmontable humiliation, injuste retour de flamme des injures racistes qu'elle a subies. Une forme de double peine, intolérable. Une sauvagerie dont elle n'est pas seulement la victime. On mesure alors les raisons profondes qui l'ont amenée à consacrer sa vie aux objets inanimés qui eux ne vous trahissent jamais. Sachant que le pire est de se trahir soi-même...

Avec *Nous étions des êtres vivants* en 2010, Nathalie Kuperman nous avait offert sous forme de tragédie antique un roman très puissant qui démontrait qu'au sein de l'entreprise, l'individu n'est souvent qu'un objet *in fine* jetable, car hautement périssable. Dans ce dernier roman pour ne pas être rejetée et périr, l'héroïne s'en remet aux objets comme ultime

rempart aux malheurs qui peuvent lui tomber dessus et la frapper. Il s'agit toujours d'une histoire de fracture, mais individuelle cette fois-ci. L'auteur nous plonge au cœur même des déséquilibres, des doutes d'une femme à l'identité blessée. Sa prose qui oscille entre humour (souvent très noir) et gravité, amène le lecteur aux confins d'une forme de délabrement psychique (un épisode maniaque) qu'elle nous fait ressentir à travers les modes d'emploi qui petit à petit deviennent de plus en plus délirants. Ce roman singulier et cérébral est porté par la langue percutante et très évocatrice de Nathalie Kuperman qui comme son héroïne a le sens du mot juste.

## Extraits vidéo

### Interview de Nathalie Kuperman par la librairie Mollat, juillet 2014



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

### Interview de Nathalie Kuperman sur *France Inter* dans l'émission « La Librairie francophone », septembre 2014

LA LIBRAIRIE FRANCOPHONE

Samedi 13 septembre 2014

**Nathalie Kuperman, Karine Mavrikakis, l'art francophone à Bilbao**

54 minutes

ÉCOUTER S'ABONNER RÉAGIR

[Écouter le podcast](#) (de la 11<sup>e</sup> à la 21<sup>e</sup> minute)

## **Les Raisons de mon crime, Gallimard, 2012 (Folio, 2013)**



« Elle n'avait pas eu une vie facile. Elle passait les détails, mais ce qu'il fallait qu'il sache, et puisque ça lui viendrait aux oreilles un jour ou l'autre elle devait le lui dire, c'est que les quatre hommes qu'elle avait aimés depuis son divorce étaient morts. Maurice faillit s'étrangler. Ils sont morts de quoi ? De mort naturelle, pardi ! Et ce fut elle qui s'étrangla de rire. Maurice la regardait, de plus en plus fasciné. Cette femme était exactement la femme dont il rêvait. Bon, maintenant que tu sais, tu restes ? Tu veux bien de moi ? Et comment ! Ils se tapèrent dans la main comme pour conclure une bonne affaire (et Maurice n'osait croire qu'il venait de croiser l'amour une seconde fois, de façon si brutale, si forte, si rapide). » En retrouvant des années plus tard une cousine perdue de vue, la narratrice se trouve plongée dans un univers qui l'effraie et la fascine jusqu'au vertige. Les personnages de ce nouveau roman de Nathalie Kuperman sont impressionnants de brutalité, presque de sauvagerie, et pourtant bouleversants de franchise, d'humanité blessée.

### Extraits de presse

#### **Article publié dans le journal *Le Monde*, janvier 2012, par Christine Rousseau**

Perte, désamour, isolement, séisme intime et familial... Nathalie Kuperman aime à saisir ces moments de basculement qui font vaciller une vie parfois jusqu'à la folie. Marianne, la narratrice des *Raisons de mon crime*, n'échappe pas à la règle. Au chômage depuis plusieurs mois, cette graphiste et mère célibataire observe l'inactivité grignoter son espace, l'isoler de ses amis et, faute d'argent, les préoccupations matérielles envahir son esprit. Quand Martine, une cousine autant aimée que honnie, surgit dans son existence, elle voit là l'opportunité de sortir de sa torpeur et de renouer des liens brisés par de vieilles rancœurs. Ainsi se met-elle en tête d'écrire sur cette femme, ultime avatar d'une lignée de pochardes au parler haut et fleuri, croqueuses d'hommes et de vie.

À Rambouillet, dans les 15 mètres carrés d'un studio que sa cousine partage avec Lucien, son compagnon d'infortune, Marianne découvre le déclassement, la misère qui vous fait rogner sur tout, les mains qui farfouillent dans les parcmètres à la recherche de quelques pièces ; les coups (du sort) qui brisent les corps, brunissent les opinions politiques ; et la boisson pour surmonter l'ennui et ne pas trahir celle qui, enfant, vous a biberonné... Doit-elle en passer par ce legs éthylique pour s'approcher de son sujet et savoir d'où elle vient ? Fascinée autant qu'effrayée par les récits de sa cousine, Marianne, vampirisée par son personnage, se laisse entraîner peu à peu au bord d'un gouffre où s'agitent les fantômes maternels.

En mêlant alcool, misère, chômage dans le shaker d'une histoire intime et familiale à forte teneur autobiographique, on pouvait craindre que Nathalie Kuperman ne sombre dans le pathos et le sordide. Il n'en est rien. Grâce à son sens de la narration, allié à un art subtil du détail, et surtout un humour noir, ravageur, vital, la romancière se sauve, comme sa narratrice... du pire. Avec éclat et émotion.

## Article publié dans le magazine *L'Express*, mars 2012, par Christine Ferniot

Pas de doute, Martine a changé. La jolie cousine aguicheuse est devenue une grosse femme moche qui donne plutôt envie de fuir. Et pourtant, Marianne reste là, fascinée par ce double déchu. Elle veut la revoir, écrire un livre sur elle, sa mère et sa tante. Un projet fou, intime, sur les liens brisés et les vies qui capotent. Alors elle prend rendez-vous, parle de ce projet, met le marché en mains. Martine promet de tout dire quand Marianne jure de tout écrire. Voici l'heure de la première rencontre à Rambouillet, banlieue riante, mais au bout de la rue arborée se cache un appartement de 15 mètres carrés qui sent la poussière et le vin bon marché. Martine a beaucoup à raconter : une vie pleine de morts, d'ivresses, de sexe sans joie et de gifles à la volée. Sa mère était une alcoolique pure et dure, assise du matin au soir sur sa chaise à ingurgiter ses litrons. Elle eut sept maris, tous morts « de mort naturelle », entre suicide et *delirium tremens*. Martine ne vaut guère mieux avec son petit blanc coupé d'eau à portée de main, un compagnon mutique et une fille qui ne donne plus guère de nouvelles. Et Marianne ? Pourquoi est-elle là, témoin cruel, ennemie intime ? Elle est au chômage, se met à boire par mimétisme, tourne autour de son sujet, son cobaye, son boomerang. Elle cherche son enfance, ses propres souvenirs, ses parents, et se laisse peu à peu vampiriser.

Mais ce n'est pas aussi simple que ça. Nathalie Kuperman n'est pas une observatrice, elle rentre dans la chair, cherche son nid. Dans *Nous étions des êtres vivants* elle décrivait « de l'intérieur » la vie de salariés en attente d'être vendus. Comment faire face à ces moments de déroute sociale, de peur du vide qui entraînent à accepter n'importe quoi ? La narratrice évolue à nouveau dans ce monde précaire où la pauvreté est juste derrière la porte. La part autobiographique est sans doute importante mais le parti pris romanesque la sauve du pathos et lui autorise les excès et l'humour, le constat et la dérision. *Les Raisons de mon crime* est aussi une histoire d'amour et de filiation, de mots qui manquent pour les dire au bon moment à la bonne personne. Et qu'elle s'appelle Martine importe peu.

## Extraits vidéo

### Interview de Nathalie Kuperman dans l'émission « Dialogues littéraires », mars 2012



[Voir la vidéo](#) (durée : 3 min)

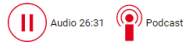
## Interview de Nathalie Kuperman sur *RFI* dans l'émission « Culture vive », avril 2012, par Muriel Maalouf

→ CULTURE VIVE

### 2. «Les raisons de mon crime», le nouveau livre de Nathalie Kuperman



Publié le : 16/04/2012 - 04:00 Modifié le : 16/04/2012 - 11:46



[Écouter le podcast](#) (durée : 26 min)

## ***Nous étions des êtres vivants*, Gallimard, 2010 (Folio, 2012)**

**Nathalie Kuperman**  
Nous étions  
des êtres vivants



« Cela faisait maintenant une année entière que nous étions à vendre. Nous avons peur de n'intéresser personne, peur du plan social. On attendait le grand jour, le jour des pleurs, des adieux, et peut-être éprouvions-nous quelque plaisir à rendre poignantes, par avance, ces heures où nos vies basculeraient, où nous serions tous dans le même bateau, agrippés les uns aux autres avant de nous quitter pour toujours. Et puis, un jour, alors que nos habitudes avaient repris le dessus et que nous continuions à travailler comme si rien ne devait advenir, on nous a réunis pour nous annoncer qu'un acquéreur potentiel était en pourparlers. Des sourires se sont peints, des grimaces aussi. Nous avons cessé d'y croire. Retourner à l'espoir n'était pas chose simple. »

Ils étaient des êtres vivants, ils se retrouvent soudain au bord du néant social. Nathalie Kuperman fait entendre, non sans humour ni colère, leurs voix intérieures, ponctuées en basse continue par le chœur des salariés : un chant de notre époque.

### Extraits de presse

#### **Article publié dans le *Magazine des livres*, septembre 2010, par Carole Zalberg**

Le nouveau roman de Nathalie Kuperman s'annonce moins décalé et intimiste que les précédents. *Nous étions des êtres vivants* retrace en effet ce temps terrible où une entreprise attend d'être liquidée ou reprise. On est donc là face à l'un de ces sujets réalistes et sensibles qui occupent, à juste titre, les unes de nos journaux autant que les esprits et les conversations. Pourtant, c'est bien l'écrivain de l'invisible et des ombres que l'on retrouve ici avec émotion.

Nathalie Kuperman, fort heureusement, ne traite pas son sujet. Elle le laisse monter, telle une précipitation qu'elle seule sait provoquer. C'est ce qui touche si juste et profond. On aborde ce texte empli d'appréhension. Il va être question de violence en entreprise, d'êtres broyés

par le système, d'exercice abusif du pouvoir, toutes choses d'autant plus familières qu'elles nous parlent d'un monde où l'on doit vivre. Or l'installation – c'est le mot qui vient, comme pour le travail d'une Sophie Calle ou d'un Boltanski utilisant détails et décor, attentifs à ce qu'on pourrait appeler la configuration des vies – de Kuperman n'a pas pour effet immédiat de nous horrifier.

En donnant voix non seulement à quelques-uns des salariés menacés par les diverses conséquences d'un rachat froidement financier mais aussi à ce chœur qui serait en quelque sorte l'âme de l'entreprise si toutefois elle en possédait une, Kuperman nous intéresse d'abord aux personnalités, aux travers et aux manies, aux failles et aux peurs derrière les apparences de compétence, de jovialité, d'assurance. Les personnages saisis dans leur intimité – mère célibataire luttant pour ne pas perdre l'admiration de ses enfants, cadre supérieure impuissante face à l'Alzheimer de son père, vieille fille folle d'habitudes – témoignent avant tout de l'universelle solitude humaine, de ce besoin de consolation que Stig Dagerman disait impossible à rassasier. Jusqu'ici, tout va bien, se répète-t-on vaguement surpris et plutôt soulagé. On suit et compatit sans effroi.

Puis la précipitation a lieu au détour d'une phrase ici ou là – celle magnifique du titre ou encore ce « retourner à l'espoir n'était pas chose simple » –, d'une péripétie, telle la découverte par Ariane Stein de ce document terrible où le repreneur, Paul Cathéter, a consigné sans états d'âme le destin de cette simple ressource qu'est pour lui l'humain. C'est ainsi que naît le saisissement et, avec lui, un incommensurable chagrin.

*Nous étions des êtres vivants* n'est pourtant pas un roman désespérant. Il y est aussi question de courage et de résistance, de la manière dont l'adversité, parfois, réinvente les individus et jusqu'au lien entre eux. Il y est question des êtres vivants qui, parce qu'ils peuvent rire, pleurer, se mettre en colère, contrairement aux simples ressources, ne sont sans doute pas près de se laisser tarir.

### **Article publié dans le site *ActuaLitté*, mars 2012, par Clément Solym**

Le management évolue, transforme l'atmosphère de travail, insécurise les salariés, les fragilise, sème le doute sur la valeur professionnelle de chacun et au final génère un stress important et un malaise réel. C'est ce changement que ce roman raconte, à travers un éventail de salariés, qui, tour à tour, expriment leur sentiment, leur crainte, leur espoir ou leur désillusion. Roman polyphonique, donc, accompagné d'une voix de chœur, celle des salariés, ensemble face à ce changement comme si la solidarité du groupe pouvait encore agir au-delà des intérêts individuels.

Agathe, célibataire de 50 ans, a sacrifié sa vie pour l'entreprise Mercandier et se sent à présent inutile, trop lente désormais pour le « *timing plus serré des activités* », pathétique face à sa collection de poupées. Patrick, lui, est prêt pour le changement, n'aime pas les syndicats. C'est un battant qui pense pouvoir trouver sa place dans ce nouveau schéma organisationnel.

Muriel, la DG, ambitieuse, souffre cruellement d'un manque de reconnaissance paternelle, a renoncé à une vie familiale pour mieux servir l'entreprise. Et puis il y a Ariane, jeune divorcée

avec deux enfants, qui lutte d'abord contre le changement, semble révoltée, prête à tout pour exprimer son désaccord, donner de la voix, jusque dans la déraison.

Et il y a le chœur, le groupe qui dit son inquiétude et son malaise. « *Une année d'attente, de lutte inutile, d'espairs vains, d'arrêts maladie, d'inquiétudes, de peur, de nuits blanches, de décisions de divorce remises à plus tard, de serrons-nous les coudes qui ne veulent plus rien dire, d'apparitions d'eczéma, de fautes professionnelles minimales, de pleurs sans raison apparente, de fatigue, de résignation, de trouillomètre à zéro à la perspective du chômage...* ».

Paul Cathéter, le nouveau responsable n'a pas le droit à la parole. Il est, chaque fois, présenté à travers le regard des salariés, ne vit que par le regard des salariés. Comme si finalement, il ne revêtait aucune identité humaine. Un être vil, sans humanité aucune.

Ce microcosme, détaillé avec justesse, vibrant de lucidité interpelle le lecteur même si, parfois, la caricature effleure et fait sourire. Page après page, il ressent le doute qui s'installe, appréhende l'insomnie éreintante et la dépression dévastatrice, presque inévitables, souffre avec chaque individu, partage même les inquiétudes d'ordre purement pratique (« *je devrais aller consulter un médecin tant que j'ai une mutuelle [...] ils nous obligent à ça, à penser aux petits riens alors que nos vies sont en jeu* »).

Il pressent les changements de comportements, le sentiment de honte, s'imprègne des questionnements déstabilisants mais incontournables. Faut-il se battre pour préserver ses acquis et garder une qualité de travail ? Faut-il défendre son emploi au mépris de celui des autres ? Faut-il vendre son âme pour rester ? Se sentir coupable et se retirer ?

Dans cet univers, les comportements humains se modifient en fonction des licenciements annoncés, et fragilisent le groupe qui s'effrite peu à peu, inéluctablement. Et l'auteur exprime avec force et acuité les individualités violentes qui tentent de s'élever au-dessus de la masse. Jusqu'où l'individu peut-il aller pour exister, tenter de survivre dans une structure déshumanisée ? Peut-il se renier, renoncer à tous ses idéaux pour intégrer le nouveau cadre ? Une victime peut-elle se faire bourreau ?

Un roman glaçant sur la souffrance au travail, la manipulation des salariés, sur l'entreprise qui a perdu toute valeur sociale, où la limitation des coûts, la rentabilité menacent l'exigence et la qualité du travail et annihilent complètement l'être humain. Un roman prise de conscience, une alerte pour s'interroger, réfléchir au sens, à la valeur du travail dans notre société actuelle. Avant qu'il ne soit trop tard...

**Contacts :**

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté

Site Besançon : 25, rue Gambetta - 25000 Besançon

Tél. 03 81 82 04 40

Site Dijon : 71, rue Chabot-Charny – 21000 Dijon

Tél. 03 80 68 80 20

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues

[g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr](mailto:g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr)

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues

[n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr](mailto:n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr)

- Marion Masson, chargée de mission Vie littéraire & Développement des publics

[m.masson@livre-bourgognefranchecomte.fr](mailto:m.masson@livre-bourgognefranchecomte.fr)

- Marion Clamens, directrice

[m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr](mailto:m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr)

Site Internet : [livre-bourgognefranchecomte.fr](http://livre-bourgognefranchecomte.fr)

Site Internet du festival : [lespetitesfugues.fr](http://lespetitesfugues.fr)



**Agence Livre  
& Lecture**  
Bourgogne-  
Franche-Comté